

## CHAPITRE 22 : CRISE POLITIQUE

Il régnait au Forum une agitation semblable à celle de la grande époque de la Haute Ville - une électricité dans l'air, à la fois familière et longtemps disparue, était revenue parmi la foule. Aumon ne put s'empêcher de le remarquer, et, avide de saisir les détails qui feraient tout le prix de sa Chronique, il se livrait, le coeur battant, à une observation passionnée. Les Citoyens étaient nombreux, et paraissaient pleins de quelque chose qui ne demandait qu'à déborder - sous la forme de paroles, de sifflets, de gestes, et peut-être d'autres choses, plus indéfinissables et plus inquiétantes. Des débuts de phrases inachevés perlaient des bouches, des regards lourds de reproches et de critiques se braquaient sur les plaideurs. Tous les visages d'Albâtre, jeunes et vieux, féminins et masculins, frissonnaient de la même onde.

Aumon vit arriver les jumeaux, et se demanda où était passée leur mère. Il n'était pas du tout dans ses habitudes de faire attendre les Citoyens, surtout pour une question aussi grave. Il s'était attendu à ce qu'elle fût déjà là, lorsqu'il arriverait - et il supposait d'ailleurs qu'une partie de l'agitation était due à ce retard inhabituel, qui confirmait de manière implicite la situation de crise dans laquelle on se trouvait. Aumon essaya d'attirer l'attention des garçons, mais seul Nox s'était avancé suffisamment dans le public pour l'apercevoir, Artus étant resté en arrière.

- Bonjour Nox, sais-tu où est ta mère?
- Probablement en train de rassembler son courage, dit Nox avec un sourire un peu moqueur, en s'éloignant.

Aumon, qui était dans les premiers rangs, refit un tour visuel de l'auditoire, et reconnut beaucoup de personnes : Sadric, parmi un groupe de citoyens à la mine fermée et déterminée; Cardone, l'air consterné, avec son épouse; Daphnaé, en simple robe noire, dont les cheveux éclataient parmi les autres têtes; les jeunes spiritualistes rescapés de la Cité-Monastère. Un Citoyen Médecin, qu'Aumon ne connaissait pas, était monté à la tribune, et Aumon dut tourner la tête vers lui pour prêter l'oreille. Le début de sa plaidoirie s'était perdu dans le brouhaha, et des voix fusèrent.

- Quel est ton argument ?
- Nous n'entendons rien !

Le citoyen médecin se racla la gorge et sa lueur frontale trembla un peu avant de se stabiliser.

- Mon argument est : que les précautions mises en place pour éviter la propagation de la Fièvre Rouge ne sont pas suffisantes. *Chers concitoyens, la Fièvre Rouge a accroché ses oripeaux sanglants à la porte d'Albâtre, et sa faux impitoyable a déjà pris des vies. Des corps ont dû être inhumés, selon la coutume malsaine des gens des Cités Portuaires - des corps empoisonnés qui vont se fondre dans notre terre, et dans notre eau. Les Savants nous rassurent sur les modes de propagation du mal - mais cette Mort Rouge connaît-elle les frontières, et obéit-elle aux lois ? Qu'est-ce qui pourrait mieux nous prémunir du mal que de fermer nos portes aux malheureux qui réclament asile ? La charité et la bonté sont actes spontanés, qui partent du coeur, mais Albâtre ne vénère-t-elle pas la Raison ? Ne lui doit-on pas un acte mûrement pesé, même si celui-ci va à l'encontre de notre élan de compassion?*

*Des citoyens ont dû creuser de leurs mains la sépulture de cette horrible maladrerie qui marque sinistrement l'entrée de notre Cité. Nous savons tous qu'Aelenor, qui en avait donné l'ordre, y a participé, ainsi que ses fils, et nous reconnaissons leur courage. Mais désirons-nous qu'elle risque sa vie pour des étrangers condamnés ? Désirons-nous qu'un quelconque citoyen risque sa vie, et celle de toute la cité, pour ces personnes ?*

*La quarantaine doit être installée beaucoup plus loin de la Ville, et si nos structures d'accueil ne suffisent pas, c'est aux migrants d'en reconstruire, tout comme il leur appartient d'enterrer leurs morts. Qu'une seconde quarantaine soit mise en place, que l'accès à la Ville leur soit interdit pendant de longues semaines, afin que nul d'entre nous ne soit exposé inutilement au cauchemar macabre qui nous vient de la mer.*

Quelques sifflets graves retentirent à la fin de la plaidoirie, mais il y avait un malaise - Aumon pouvait presque sentir la retenue des auditeurs, leur réprobation mêlée d'envie. Une limite immatérielle contenait leur audace - comme un barrage de fortune retenant - pour un temps incertain - la crue d'une rivière. Ce fut Sadric, comme galvanisé par cette première plaidoirie, qui se présenta à la tribune ensuite.

- Je plaiderai contre l'implantation de lieux de culte dans la Cité d'Albâtre.

*La spiritualité de notre Cité a toujours su se passer de dieux et de déesses - et c'est là le cas de toute véritable civilisation. Nous qui plaçons l'Esprit et la Raison au-dessus de tout, la maîtrise de soi comme valeur première, allons-nous ouvrir la Porte d'Albâtre, non seulement à la Fièvre Rouge, mais à cette verte Déesse qui asservit l'âme de ces malheureux kharyssiens? Pouvons-nous admettre en notre communauté rationnelle, cette aberration, ce retour en arrière, cette poche d'ignorance et de soumission, que constituerait un temple de Porphyre? Vous comme moi, chers concitoyens, vous entendez le murmure des migrants séparés de leur Mère, réclamant à corps et à cris le liquide amniotique dans lequel leurs âmes d'enfants aspirent à se plonger... Mais devons-nous pousser l'hospitalité jusqu'à construire de tels lieux? Non pas de tels lieux, mais de tels symboles d'une illusion collective, d'une aliénation que nous réprouvons par toutes les fibres de notre citoyenneté ?*

Des sifflets graves, plus nombreux, raccompagnèrent Sadric jusqu'à sa place, tandis que Cardone, qui demandait la parole depuis un long moment, était appelé à la tribune.

- *Mon Esprit s'emplit d'un profond malaise en écoutant vos arguments depuis ce matin...*
- Que vas-tu plaider ?
- Silence !
- Je plaiderai pour la tolérance.

Quelques rires fusèrent, amusés.

*Je n'ai été à l'école que bien tard, et mon Verbe vous paraîtra peut-être pauvre - mais j'espère le compenser par la force du sentiment qui m'anime. Il me semble que c'est mal de laisser mourir sans assistance des êtres humains qui cherchent refuge dans notre prospérité. Il me semble que c'est mal de condamner leurs coutumes, leurs croyances, leur mode de vie, sous le prétexte qu'ils ne ressemblent pas aux nôtres. Ces kharyssiens et ces scylliens sont comme nous - des êtres de chair et de sang, sensibles à la douleur et à l'angoisse, affligés dans les maux qui arrivent à leurs enfants, épris de beauté et capables d'élévation spirituelle, même s'ils ne mettent pas derrière ces mots la même chose que nous. Au nom de quoi les exclure de notre communauté?*

Les rires s'étaient tus, mais l'accueil qu'on réserva à Cardone fut tiède - sa plaidoirie avait manqué de relief, de piquant, d'épaisseur, et ce qu'il rabâchait ne correspondait que trop au discours

convenu dont on essayait, bon an mal an, de sortir, dans cette grande ébullition de paroles, d'images et d' idées que brassait le Forum. On attendait une idée distillée - une idée qui, vaporeuse, s'élèverait au-dessus de la mêlée.

Soleya montait à présent à la tribune, ventre en avant, dans une attitude conquérante et calme qui rappela Ireyn à ceux qui l'avaient connue.

- Je ne vous donnerai pas d'argument. Je vous poserai des questions, dit-elle simplement.

Elle obtint tout de suite par ces mots une autre qualité de silence, et sa voix de Verbe, puissante et retenue, résonna.

*La question est-elle vraiment de savoir si la croyance en une déesse est une bonne ou une mauvaise chose? Ou même de savoir s'il est prudent ou criminel de fermer sa porte sur les mains des malades ?*

*Le réel est impermanent, et le Fleuve du Temps charrie les alluvions de l'Etre.*

*L'Albâtre où vous êtes nés n'est déjà plus - et l'Albâtre où vous prospériez hier n'a pas eu le temps d'advenir, qu'elle s'évanouit déjà.*

*Peut-on fermer la porte sur le réel ?*

*Peut-on arrêter le cours de la vie et de la mort, des échanges et des migrations ?*

*Au grand vent des métamorphoses, qui est le plus sage : celui qui se protège des rafales, ou celui qui fabrique un moulin ?*

Sa pierre frontale s'arrêta net, et un sourire paisible resta suspendu sur son visage, tandis que des protestations s'élevaient, parmi les sifflets aigus.

- Ce n'est pas une plaidoirie !
- Les Spiritualistes nous fatiguent !
- Que veux-tu prouver ?
- L'heure n'est plus à ce langage sibyllin !

Aumon cherchait toujours Aelenor, mais retombait toujours sur les mêmes visages. Nox était toujours seul au second rang, mais il n'arrivait plus à trouver Artus. Quant à Keller et Aelenor, ils brillaient par leur absence. Daphnaé se leva - juste au moment où il le fallait - elle parut surgir du maelström comme si elle eût été invoquée par la foule.

- Je plaiderai pour la conservation de notre identité culturelle.

*Il me semble parfois que je suis, plus qu'aucun d'entre vous, dépositaire de la culture d'Albâtre - parce que tous les auteurs ont écrit dans ma chair, parce que leurs mots ont investi ma langue, ont crissé entre mes dents, parce que tous les personnages d'Albâtre ont battu dans mes veines et frissonné dans mon sein. Parce que j'ai été l'instrument vivant de toutes les émotions qu'ils ont écrites, et que j'ai jouées. J'ai incorporé cette culture, elle m'est devenue consubstantielle - tout comme elle s'est incorporée en vous.*

*De la Ville-Basse à la Nouvelle-Albâtre, notre identité collective s'est forgée, agrandie, complexifiée, et cette métamorphose, pour reprendre le mot de Soleyra, a pu être douloureuse, mais jamais mortelle. L'identité d'Albâtre s'est enrichie sans se rompre - nous avons fusionné deux cultures rivales mais voisines, ennemies, peut-être, mais soeurs. Et notre culture en est sortie plus forte.*

*Aujourd'hui, ce que l'on nous demande d'incorporer n'est-il pas tout autre? Peut-on faire fusionner le porphyre et l'albâtre ? N'y a-t-il pas dans la culture de ces migrants quelque chose qui nous est radicalement, éternellement étranger ? Ne risque-t-on pas de faire éclater ce qui nous lie, ce qui nous fonde ? La Cité d'Albâtre dont l'unité a été si difficile, doit-elle déjà renoncer à sa cohérence? On murmure que des dizaines de migrants sont attendus dans les jours prochains... Devons-nous ouvrir la Porte sans restriction, au risque de nous perdre nous-mêmes ?*

Daphnaé aurait peut-être continué, mais elle vit apparaître Aelenor au fond de la salle et comprit que rester à la tribune était désormais inutile.

- Enfin !

- Où donc était-elle ?

- Ah !

Aelenor n'avait pas seulement un retard inhabituel - elle avait aussi une expression inhabituelle, comme si elle portait un masque. C'était sans doute l'effet de sa longue méditation - la désertion du visage par l'Esprit entièrement replié sur lui-même apposait cette marque sur la chair.

- Elle sort de méditation.

Elle paraissait lasse, et se déplaçait lentement, un peu flottante, comme inconsciente encore de la réalité extérieure. Daphnaé eut le temps de regagner une place restée libre aux côtés de Nox.

- On dirait un fantôme, murmura-t-elle.

Nox la toisa.

- Il me déplaît que tu plaides contre l'accueil des migrants, siffla-t-il.

- Et il me déplaît à moi que tu me donnes des ordres. Je ne t'ai pas attendu pour penser, pour plaider, pour...

Sa récrimination s'éteignit d'elle-même tandis qu'Aelenor, après une profonde inspiration, prenait la parole. Sa voix de Verbe était si familière aux citoyens qu'elle agissait presque sans parole, par sa simple modulation. Aelenor apaisait les tensions, faisait naître l'espoir d'une solution par sa simple présence.

*J'ai longtemps médité et mon Esprit a ralenti son rythme. Mon Verbe sera peut-être impuissant, et je vous en demande pardon. Mais il me fallait plonger tout au fond de la relation que j'ai tissée avec Albâtre, pour comprendre mon rôle dans les crises que nous nous apprêtons à vivre. Car, chers concitoyens, c'est un soubresaut douloureux qui va nous agiter et convulser notre corps social. Nous serons déchirés, et nous le sommes déjà. J'ai entendu quelques mots du discours de Daphnaé, qui pose la question de notre identité. Qui sommes-nous, concitoyens d'Albâtre ? Quelle Cité est la nôtre ? Nous sommes peut-être la somme incarnée de toutes nos expériences et de notre culture, nous sommes peut-être l'héritage du passé - mais ne sommes-nous pas aussi la direction vers laquelle nous regardons, le projet dans lequel nous nous lançons, et les choix que nous sommes sur le point de faire ? Si l'identité est une chose figée, qui d'entre nous a une identité ? Ce n'est pas une identité que nous possédons, mais une histoire - une histoire en cours, en train de s'écrire, dont le prochain développement est toujours le plus intéressant. La question n'est donc pas : qui sommes-nous ? Mais : qui voulons-nous être ? Qui allons-nous devenir ? Quelle histoire racontons-nous collectivement au monde ?*

*La relation que j'ai tissée avec Albâtre prend racine dans cette histoire.*

*Il était une fois une civilisation raffinée et cruelle, une civilisation féline, qui d'une main plongeait dans la barbarie, et de l'autre dans l'art. Cette Cité clivée a connu la guerre civile et a été jusqu'au*

*bout de sa division, pour renaître nouvelle. Elle a perdu l'Esprit, elle a vécu pendant des mois et des années dans un désert spirituel, peuplé de papillons rouges qui lui donnèrent une éternelle nausée. Mais elle s'est purgée de sa barbarie, et elle a recouvré l'Esprit. Elle a inventé la justice.*

*Aujourd'hui, les murs d'Albâtre ont reculé, et celui qui séparait la Ville Basse de la Haute Ville n'existe plus que dans les mémoires. Mais il nous reste une frontière, une porte, à laquelle viennent s'écraser des vagues d'étrangers portés par leur destin, leur misère, et le hasard. Dans l'histoire que je voudrais que nous racontions au monde, Albâtre détruirait son dernier mur et sa dernière frontière. Elle accueillerait les bras ouverts ces nouvelles musiques, ces nouvelles épices, cette nouvelle langue, ces nouveaux récits, elle consolerait ces nouvelles souffrances et tomberait amoureuse de ces nouveaux visages, elle éduquerait ces nouveaux enfants. Cela ne se ferait pas sans sacrifice. Mais c'est la seule vision que je trouve au fond de moi-même. Car toutes les autres sont laides, étroites, et désespérées.*

La lumière d'Aelenor trembla; son visage très pâle paraissait vieilli. Sa plaidoirie s'acheva dans un silence épais, sans qu'aucun sifflet retentît. L'auditoire resta suspendu un long moment - puis, de lui-même, comme s'il eût été convenu que personne ne prendrait la parole après la Gouvernante - il se dispersa.

Aumon demeura seul immobile. Les gens se levaient, commentaient avec animation ce qui venait de se dire, saluaient les personnes de connaissance, envoyaient un signe respectueux à Aelenor, partaient. Il ne s'était rien passé, en somme; pas d'éclat, pas de protestation, et pourtant, Aumon sentait que le moment avait été crucial. Aelenor s'était assise, prise d'un malaise, et il la voyait comme en un tableau, affaiblie, et seule, tandis que les citoyens pétillants de vie s'égayaient à l'extérieur.

- As-tu besoin de quelque chose? lui demanda-t-il avec beaucoup de tendresse, quand presque tout le monde fut sorti.
- J'ai faim, murmura-t-elle.

Aumon sortit une pâtisserie, enrobée d'une feuille de chêne, de sa poche.

- Keller n'était pas là, dit-elle en mordant dans le gâteau.

- Non. J'ai vu tes fils, mais ils ont dû sortir.
- Et toi, Aumon, que penses-tu de tout cela?
- Je pense que nous devrions tous te suivre dans ta vision, dit-il avec beaucoup de précaution.  
Mais je pense qu'ils ne te suivront pas.

Les couleurs revenaient aux joues d'Aelenor, et elle parut un peu plus jeune.

- Tout y est passé, ce matin, avant ton arrivée, continua-t-il. La maladie, la religion, l'identité culturelle... Personne ne semble vouloir de ces étrangers.

Aelenor était songeuse.

- Mon Verbe était-il trop faible ?
- Non, dit Aumon. Je t'ai connue plus énergique, mais ce n'était pas cela.
- Quoi, alors ?
- Je ne sais pas.

Aelenor se releva et sourit à Aumon.

- Je vais dormir, maintenant. Peux-tu prévenir le palais de la Gouvernance ?

Aumon hocha la tête, et la regarda s'en aller, étrangement sereine. C'était sans doute la première fois qu'elle ne suscitait pas l'adhésion de ses concitoyens - ils lui conservaient leur estime, et leur reconnaissance, mais elle ne les avait pas convaincus. Cette première lézarde s'était faite sans fracas, mais Aumon pouvait deviner, derrière le voile du présent, les crevasses profondes de l'avenir.